

Article

« Smogdi »

Éric Gauthier

XYZ. La revue de la nouvelle, n° 76, 2003, p. 47-53.

Pour citer cet article, utiliser l'adresse suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/3476ac>

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/apropos/utilisation.html>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : erudit@umontreal.ca

Smogdi

Éric Gauthier

Aujourd'hui n'est pas un jour comme les autres. Toute la ville est baignée d'irréel.

Il fait chaud. L'air est lourd d'humidité. Les cieux sont un vaste panorama de matière nuageuse teintée de smog, une grande tache maussade étalée d'un horizon à l'autre. On n'y distingue ni formes ni relief. La lumière du soleil, atténuée par cette couche interposée, semble venir de partout et de nulle part. Elle altère un peu les couleurs. Les oiseaux ne chantent guère et aucun vent ne vient remuer les feuilles des arbres.

Dans cette épaisse atmosphère s'avance Gilles.

Gilles marche seul. Gilles a une dent qui lui fait mal, un gilet de golf qui n'a jamais vu un terrain de golf, un poste de vendeur qui l'épuise, une femme qui l'aime encore, une fille hyperactive, un fils trop tranquille. Gilles a les cheveux un peu trop longs en arrière, il a besoin de prendre l'air, il a envie de s'acheter un magazine de cul, une cigarette, ou une autre chose qu'il ne devrait pas. Ça va lui passer, qu'il se dit : demain, ça ira mieux.

Gilles marche, donc, à travers cet air alourdi, ne sachant pas trop où il s'en va. Déjà, il ne se rappelle plus si sa femme lui avait demandé de rapporter quelque chose.

Sa fille, c'est vrai. Il va chercher sa fille chez les Simoneau. Le souper va être prêt bientôt.

Il s'arrête à un feu rouge. Il y a plein de gens sur les trottoirs ; Gilles ne reconnaît personne. Ils semblent tous un peu équivalents, ces passants, dans cette drôle d'atmosphère. Gilles attend : le feu est toujours rouge. Il y a quelques personnes devant lui, ça lui donne l'impression de faire la file.

Un homme s'approche de lui. Il porte une paire de ces longues culottes couvertes de poches, beige kaki ; des culottes cargo, du vêtement de randonnée marketé à la population urbaine. Il n'est ni grand ni petit, ni gros ni maigre. Il porte un

t-shirt marqué d'un logo que Gilles trouve familier. Sa tête est surmontée d'un feutre bleu ou noir ; c'est difficile à dire, dans cette lumière. C'est le genre de chapeau qui accompagnerait normalement un complet trois-pièces, mais sur la tête de l'inconnu, il semble à sa place, malgré le t-shirt, malgré les culottes cargo.

L'homme se plante debout à côté de Gilles et lui demande :

— On peut faire quelque chose pour vous ?

Gilles le regarde à peine et dit :

— Je sais pas c'est quoi que vous vendez, mais ça m'intéresse pas.

L'inconnu sourit :

— Ah, mais je ne vends rien. J'échange, au plus. Des fois, je donne, même. Tenez, voulez-vous une cigarette ?

Gilles se retourne, tenté. Sous son chapeau, l'inconnu a des yeux gris asphalté. Il tape du bout des doigts sur une de ses nombreuses poches. Ça fait un bruit de paquet de cigarettes. Gilles fait un effort et dit :

— Non, merci, j'ai arrêté de fumer.

— Mais c'est parfait ! Maintenant que vous êtes arrêté, il n'y a pas de danger à en prendre une.

Gilles hésite. Ça a quasiment du sens, ce qu'il dit, cet étranger. Et il prononce si bien, comme un lecteur de nouvelles de Radio-Canada. Mais...

— Je peux pas, ma femme va le sentir sur moi. Elle a du flair.

— Voyons donc, ce n'est pas grave. Aujourd'hui, vous pouvez. Vous savez quel jour on est ?

— Euh, samedi.

— Ah non ! Et pas vraiment dimanche non plus. Vous trouvez que ça ressemble à une vraie journée, ça ? Regardez-moi le soleil.

Gilles lève les yeux et trouve, avec difficulté, une tache lumineuse dans la brumasse qui s'étale au-dessus des toits. C'est un simple épanchement de lumière sans contours précis. On dirait que quelqu'un a enlevé le soleil et qu'il ne reste plus que cette faible trace sans plus de conséquence qu'un rond de café laissé par une tasse.

L'inconnu est fier de sa démonstration :

— Vous voyez ! Même le soleil n'est pas vraiment là. C'est une fausse journée aujourd'hui ; plutôt qu'un samedi, on pourrait appeler ça un smogdi, ou un nuldi, ou un jour blanc. Vos actions ne comptent pas vraiment, par une journée comme ça.

Gilles veut continuer son chemin, mais il trouve ça intrigant, ce que dit l'inconnu. Déjà le feu a tourné au vert, les gens ont traversé, le feu est redevenu rouge, et il y a une autre poignée d'étrangers qui attendent. Personne ne prête attention à Gilles ou à l'homme au chapeau.

Gilles écoute sa curiosité et demande :

— C'est quoi votre nom, vous ?

L'inconnu prend son temps pour répondre, comme s'il testait le goût des mots avant de s'en servir :

— Je m'appelle... Adrien... hm... Chose.

— Chose ? Tiens, je connais pas. C'est quoi, c'est Belge, ça ? Ou francisé de l'allemand, peut-être ?

— Non, non, c'est d'ici. J'ai toujours été ici, vraiment. Dans cette ville, je veux dire. Je représente la succursale locale.

— Ah, c'est ça, le logo sur votre t-shirt ? Je l'ai déjà vu quelque part... C'est celui de votre compagnie ?

— C'est nous, oui. Aplanisseurs du quotidien, fournisseurs en produits à désirer, consommateurs du citoyen, professionnels de l'impensable, égareurs en tous genres depuis plus de deux cents ans. Une succursale dans chacune des grandes métropoles ; pour votre service, bien sûr.

Gilles trouve ça impressionnant. Il commence à suivre M. Chose qui, tout en jasant, s'est mis à marcher d'un pas solide et assuré, comme si la ville lui appartenait. M. Chose a une bonne affaire à lui proposer, Gilles s'en doute bien. Son instinct pour la *business* commence à se réveiller. Le truc, c'est de laisser parler M. Chose, de bien l'écouter pour flatter son *ego* et le rendre plus enclin à négocier.

M. Chose en est à lui expliquer ses idées sur le vol. Le vol donne du piquant à l'existence, ça va de soi. Une cigarette reçue en cadeau a bon goût, mais une cigarette volée est bien mieux.

Tous deux entrent dans une tabagie. Gilles attend que M. Chose ait entraîné le caissier dans une conversation passionnée sur le temps qu'il fait, puis il tend le bras et se prend un paquet de cigarettes bien goûteuses derrière le comptoir. Il le glisse dans la poche arrière droite de son jeans. Saisi d'une inspiration soudaine, il choisit un magazine pornographique (*Red Hot Nurses*) et l'achète en bonne et due forme, pour avoir un sac brun dans lequel le cacher. Ça fera un cadeau pour son fils, et lui-même pourra l'emprunter quand sa femme sera absente.

De retour sur le trottoir, Gilles sort une cigarette, l'allume, et jette le reste du paquet par-dessus son épaule. La cigarette est exquise, rien de moins. Il se retourne vers M. Chose et lui dit :

— Bon ! Parlons affaires ! Qu'est-ce que vous pouvez faire pour moi, au juste ?

— Presque n'importe quoi. Qu'est-ce que vous désirez ?

— Je veux... je veux changer de vie.

Gilles commence à s'expliquer. Tous deux marchent longuement, Gilles parlant, M. Chose écoutant. De temps en temps, un lampadaire sur leur chemin s'allume et s'éteint, comme en guise de salutation. Tout baigne encore dans une lumière sourde et humide. Ils passent un parc : des gens gisent étendus dans l'herbe sans bouger, comme morts. Les quelques marcheurs paraissent tous plus banals les uns que les autres.

Gilles veut changer de vie, qu'il dit. Son travail est toujours le même : toujours contacter les mêmes fournisseurs, toujours donner les mêmes assurances aux clients difficiles, stresser pour rien, stresser encore, stresser toujours. Sa maison n'est pas climatisée, ses enfants lui causent des soucis : son fils par ses innombrables difficultés à l'école, sa fille par ses cris et son constant besoin d'attention.

M. Chose l'écoute en hochant la tête savamment. C'est clair qu'il en a vu d'autres.

— Je vous comprends très bien, monsieur. Je vous reçois cinq sur cinq ! La vie urbaine vous semble cruelle par son indifférence, je le sais mieux que quiconque. Mais si je vous débar-

rasse de vos soucis actuels, il faudrait bien que vous me donniez quelque chose en retour.

Gilles n'a pas besoin de réfléchir : il a déjà trouvé.

— Monsieur Chose, pour voir disparaître mes soucis, je serais prêt à vous donner ma fille.

— Eh bien ! marché conclu dans ce cas. Je vois bien que nous sommes sur la même longueur d'onde.

Gilles et M. Chose arrivent justement à la maison des Simoneau. La porte s'ouvre avant même que Gilles ait sonné. M^{me} Simoneau, l'air soulagé, lui dit qu'elle va chercher la petite à l'instant.

M. Chose inspecte l'intérieur de la maison avec intérêt. Il sort d'une de ses nombreuses poches une lisière de condoms qu'il place dans la poche du manteau de M. Simoneau, prenant bien soin que ça dépasse un peu. M^{me} Simoneau ne manquera pas de les remarquer, plus tard ce soir.

Martine, la fille de Gilles, accourt en bondissant et enserre la jambe de son père. Celui-ci remercie M^{me} Simoneau et sort, traînant la petite pendant quelques pas. Puis elle se détache, surprise par ce drôle de ciel pesant et absent à la fois, surprise aussi par cette chaleur qui l'assomme un peu après l'intérieur climatisé où elle a passé son après-midi.

Tous trois marchent quelques coins de rue, la petite scrutant le ciel à s'en blesser le cou et jetant de furtifs coups d'œil à l'étrange homme au chapeau. Gilles, lui, s'inquiète un peu. La chaleur l'étourdit et les gens qui passent lui semblent plats, comme des silhouettes en carton glissant sur des rails. Il a besoin que M. Chose le rassure :

— Ça va bien aller, maintenant ? Vous faites ça souvent, des affaires comme ça ?

— Pas souvent, mais je sais y faire. Le truc, c'est de choisir des gens d'un certain calibre, comme vous. Vous m'avez semblé mûr. Vous seriez surpris de réaliser combien de choses vous voyez sans les remarquer, combien d'appels à l'aide vous entendez sans leur prêter l'attention qu'ils méritent. C'est une absence de sentiment qui vous honore.

Gilles acquiesce sans trop comprendre. Au coin de rue suivant, M. Chose s'arrête.

— C'est ici que nos chemins se séparent. Demain, tout aura changé pour vous. Je peux dire que ça a été un plaisir de faire votre connaissance.

Gilles lui tend la main de sa fille en disant :

— Tout le plaisir était pour moi.

Gilles s'en va comme il est arrivé, les yeux dans le vague, sans se retourner. Il ne voit pas un seul des regards que sa fille lui lance, les yeux ronds, ne comprenant rien de ce qui vient de se passer.

Il est plutôt fier de son coup. Fini le travail, finis les ennuis ! Finis, au moins pour quelque temps. Ça ne devrait pas être bien long avant que Martine vienne à bout de la patience et de l'endurance de M. Chose. Gilles l'adore, cette enfant, mais il sait à quel point elle peut être exténuante. M. Chose la lui ramènera tôt ou tard ; peut-être même qu'il sera prêt à payer pour que Gilles la reprenne ! D'ici là, il pourra se reposer un peu.

Quand il arrive chez lui, le souper est prêt et son fils est à table. Sa femme lui demande où est la petite. Il répond qu'elle va bien. Sa femme le regarde de travers et dit :

— Dis-moi pas que tu l'as laissée rester chez les Simoneau. Tu trouves pas que t'abuses de leur gentillesse ?

Gilles ne dit rien : il mange déjà. Le souper est vite terminé.

Plus tard, quand approche l'heure du coucher des enfants, la femme de Gilles lui demande de retourner chercher la petite. « Pas besoin », dit-il. Son fils le confronte de son air sérieux :

— Papa, elle est où, Martine ?

L'enfant a trouvé sur son lit le magazine que son père lui a acheté. Il ne sait que penser. Son père se veut rassurant :

— Vous en faites pas ! Demain, tout va changer.

Il dit ça quand sa femme appelle chez les Simoneau, puis quand elle l'interroge encore, et enfin quand elle appelle la police.

Bien sûr, personne ne veut croire à son histoire. C'est pourquoi, le lendemain, Gilles déménage derrière les barreaux, où il

vivra sous une lumière claire et prévisible pendant que d'autres décideront de son sort. Plus de soucis pour son travail, plus d'enfants pour tester ses nerfs. Une nouvelle vie.

Partout dans la ville, sur les murs, les poteaux et les babil-lards, sa fille Martine fixe les passants d'un regard de papier.